



LIVRES


CAROLINE MONTPETIT

Jusqu'à présent, elle écrivait presque toutes les paroles de ses chansons en portugais du Brésil, une langue «*toute en voyelles, comme l'italien*», dit-elle. Et puis voilà que Bia la chanteuse s'est mise à écrire un roman, en français, *Les Révolutions de Marina*, qui vient de paraître aux éditions du Boréal.

Ce roman, il lui en est venue la première idée alors qu'elle était immobilisée dans un avion qui la ramenait de Paris vers Montréal. Elle venait de lire un article d'un magazine de bord qui relatait les difficultés dans les rapports des filles avec leur belle-mère.

Il lui vient alors l'envie d'écrire une petite chronique sur ses propres rapports avec sa belle-mère, la seconde femme de son père. Une femme qu'elle a aimée tout de suite et qui se présentait plus, pour elle, comme une solution que comme un problème. Et puis voilà que commence un roman, basé sur le récit de la vie de Bia, ballotée, enfant, entre son

«*La dictature, la censure et l'interdiction d'aborder les sujets politiques ont fait fleurir l'imagination de nos poètes*»

Brésil natal, d'où ses parents étaient bannis pour activités subversives, le Chili, le Pérou et le Portugal. Bia est devenue Marina, et l'histoire de sa vie s'est transformée par moments en fiction.

Le titre parle de révolutions, entre autres, parce que la petite Marina fait ses débuts dans la vie entre deux parents qui militent contre la dictature brésilienne dans les années 1970. Contraints à la clandestinité, ils font garder leur enfant unique successivement par ses grands-parents maternels et des amis qui leur permettent de poursuivre leurs activités.

Puis, confinés à l'exil, ils prennent le chemin du Chili, durant le court règne de Salvador Allende, et ensuite du Pérou et du Portugal.

C'est donc sur fond de lutte politique, à une époque où l'Amérique latine, secouée par les crises, oscille entre ambi-

tions révolutionnaires et régimes totalitaires, que se déroule cette histoire. Bia y place le regard d'une enfant, qui fait ainsi son apprentissage du monde, avec un point de vue qui n'est pas sans rappeler celui de la petite fille dans le film de Julie Gavras, *La Faute à Fidel*, qui met aussi en scène la vie d'un enfant de parents révolutionnaires de gauche.

Dans le café de Montréal où je la rencontre, Bia, toute de noir vêtue dans l'automne qui s'avance, parle.

«*Les parents de Marina étaient des acteurs de l'histoire. Ils ont fait des actions qui ont modifié le cours des choses. D'où venaient-ils, ces parents-là? Quels étaient leurs choix? Quel était le contexte politique de ce pays, dont on sait peu de choses finalement en Amérique du Nord qui ne soient pas des clichés, même si les clichés sont vrais. C'est vrai que c'est un pays de bonne humeur. C'est vrai que c'est un pays de carnaval. C'est vrai que c'est un pays de soleil. C'est vrai que c'est un pays de*

criminalité. Mais c'est aussi un pays à l'histoire complexe où des gens extrêmement forts, des personnalités très fortes ont contribué d'une manière ou d'une autre à faire un pays de grand métissage culturel. D'où ça vient, quels genres de gens ont créé ce melting-pot», c'est ce qu'elle a essayé de décrire dans cette histoire.

La dictature qui a sévi au Brésil dans les années 1970 est en effet sans doute moins connue sous nos latitudes que l'ont été les dictatures argentine ou chi-

lienne, par exemple. Et Bia explique ce fait par l'extraordinaire dynamisme culturel brésilien, qui éclipsé les aspects plus sombres de son histoire.

Ce pays n'est pas sérieux

La légende veut d'ailleurs que le général Charles de Gaulle, en visite au Brésil, aurait dit: «*Ce pays n'est pas sérieux.*»

«*Je pense que le Brésil est un pays dont les aspects un peu folkloriques sont tellement forts et colorés que cela a toujours été plus important et plus médiatisé que*

son histoire économique et politique. Les luttes sociales sont arrivées au Brésil en même temps qu'ailleurs en Amérique du Sud, mais il y a des relations publiques du Brésil qui ont toujours été plus fortes parce que c'est un pays tellement festif. Au sein même du Brésil, les années dictatoriales ont été des années d'explosion culturelle. Même que certains diront que la dictature, la censure et l'interdiction d'aborder les sujets politiques ont fait fleurir l'imagination de nos poètes, qui se sont surpassés en chefs-d'œuvre de sous-entendus, de non-dits pour exprimer l'anticonformisme. Les poètes principaux de la musique, comme Chico Buarque, ont écrit des chefs-d'œuvre qu'à l'époque tout le monde reprenait, qui parlaient d'amour, mais dont tout le monde savait qu'ils parlaient en fait de la dictature de tel ou tel général.»

Le français, la chanteuse l'a d'abord appris au lycée français de Lisbonne, où elle a vécu enfant. Vient ensuite un long séjour en France, au cours duquel elle dévore des livres d'auteurs français, d'abord Maupassant, puis Boris Vian, Flaubert et Proust. Elle écoute aussi beaucoup la chanson française, Brassens, Léo Ferré, Bobby Lapointe.

Là, elle se lance à corps perdu dans la langue française, se prête aux joutes verbales auxquelles les Français aiment bien s'adonner.

Aujourd'hui, Bia vit au Québec avec son conjoint qui est Québécois. Elle retourne au Brésil, où toute sa famille vit, régulièrement.

«*J'écris mes chansons, mais pour moi, la littérature et la chanson, c'est aussi différent que la peinture et le tricot de haute qualité, ce sont vraiment deux exercices très différents. [...] J'ai toujours aimé écrire en prose. Mais peut-être que je n'avais pas l'âge, ou l'expérience, ou le recul pour croire que j'avais quelque chose de vraiment intéressant à raconter et une manière de raconter qui valait la peine de le faire.*»

Ce roman, étonnamment, lui est venu tout naturellement en français. Il n'est d'ailleurs pas encore traduit en portugais.

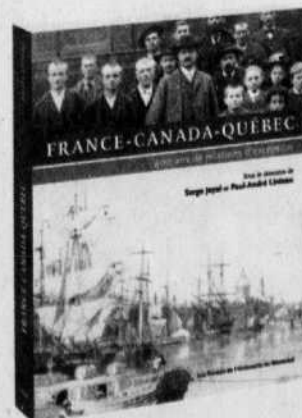
Le Devoir
LES RÉVOLUTIONS DE MARINA

 Bia Krieger
 Boréal
 Montréal, 2009, 262 pages

Prix de l'Assemblée nationale du Québec 2009

«Les historiens s'appuient sur une abondante documentation, bien identifiée, pour présenter des textes abordables et de bonne lecture. La qualité de la présentation matérielle rend le livre attrayant.»

— Prix décerné par l'Institut d'histoire de l'Amérique française



LIVRES

EN APARTÉ

Les immortels

Les amis de Nelly Arcan se sont réunis cette semaine, à la Grande Bibliothèque puis à l'Usine C, afin de souligner sa disparition. Ils ont rappelé ensemble, de diverses manières, assez sobriement, la singularité de cette femme propulsée en 2001 dans l'orbite de la littérature avec la parution de *Putain*.

Au même moment, par l'entremise de la presse, l'éditeur français de Nelly Arcan, Bertrand Visage, annonçait peut-être un peu vite, sans doute avec un certain manque de tact aussi, ses velléités de publication d'inédits de la jeune femme décédée à l'âge de 36 ans. L'éditeur l'a même volontiers comparée à Rimbaud, le poète maudit, image par excellence d'une jeunesse brillante et fascinante. Ressemblait-elle à Rimbaud, vraiment, cette «mouffe blonde», comme l'appelait avec dérision le poète Réjean Thomas, un autre récent disparu?

Par la force des choses, on a beaucoup parlé de l'auteure de *Putain* ces derniers temps. Au point de singulariser jusqu'à sa fin tragique, survenue le 24 septembre dernier. Bien qu'Isabelle Fortier, alias Nelly Arcan, ait été sans l'ombre d'un doute un être original, son suicide lui-même ne l'est pourtant pas, malgré la forte tentation de le mythifier au nom de la littérature, comme on a mythifié, au nom de la musique populaire, celui de Dédé Fortin.

Selon les données disponibles à la Direction de la santé publique, 236 personnes se sont suicidées dans la métropole québécoise entre 2000 et



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

2005, soit un taux moyen de 12,5 pour 100 000 habitants. La rumeur publique charrie encore le cliché selon lequel le taux de suicide au Québec est parmi les plus affolants du monde, aux côtés de la Suède, comme si le désir de mourir appartenait par essence au froid, au givre, au nord du Nord. Comme si le froid, tant qu'à faire, expliquait aussi le taux de suicide aujourd'hui affolant chez les Inuits.

Non, le Québec et la Suède ne figurent pas parmi les nations où on se suicide le plus. On trouve bien pire du côté des pays de l'ex-URSS, du Japon, voire de la France. Mais que ce soit à Montréal, à Stockholm ou à Paris, un suicide reste un suicide, c'est-à-dire un drame. Pas une histoire littéraire en soi.

Dans les quartiers montréalais placés sous la juridiction des établissements de santé publique Jeanne-Mance, Saint-Henri, Pointe-Saint-Charles, Faubourgs et Hochelaga-Maisonneuve, on observe un taux de suicide presque deux fois supérieur au reste de la ville. Dans ces lieux précis, les indicateurs inclinent vers les plus alarmants du monde. Qu'ont en commun ces quartiers? A priori, ils sont pauvres et minés par des problèmes sociaux qui découlent de cette infériorité économique fondamentale. Un seul autre quartier, très différent de ceux-là, affiche un taux de suicide presque aussi affolant: le Plateau Mont-Royal.

Dans ce quartier où vivent deux fois plus de jeunes qu'ailleurs, on travaille en général plus que dans les autres sec-

teurs de la ville. Le chômage y est rare. Les logements y sont en meilleur état. Nombre de diplômés en science sociale y vivent, de même que la plus grande concentration d'artistes au Canada, tribu d'écrivains comprise. On trouve pourtant sur le Plateau Mont-Royal un taux anormalement élevé de 20,7 suicides par 100 000 habitants.

Nelly Arcan appartient comme pas une à cet univers du Plateau Mont-Royal, magnifié depuis quelques années aussi bien par la télévision que par l'ensemble des productions culturelles québécoises. Parfaite incarnation de l'esprit jeune et fulgurant de cet espace branché, Nelly Arcan ne flottait pas dans le vide, comme en témoignent assez ses écrits, mais bien dans les formes générales dessinées par un milieu voué à la consommation des apparences.

Bien qu'il demeure à jamais un phénomène individuel insondable, le suicide appartient néanmoins à la réalité d'un monde social, en l'occurrence ici celui du Plateau. Souffre-t-on, en cet endroit, d'un mal de vivre comparable à celui d'Hochelaga-Maisonneuve ou des Inuits? Bien sûr que non. Au thermomètre de la douleur intérieure, il semble que le pire puisse être atteint même dans des lieux inattendus.

Raisons communes

On peut bien sûr entreprendre de tracer un portrait commun de ces artistes qui cherchent un jour à faire triompher le curieux sentiment de leur échec dans la réussite amère d'un acte tragique et définitif. Chacun part néanmoins seul, avec un petit

tas de secrets dont on ne sait en définitive jamais grand-chose. Bien des écrivains sont retournés d'eux-mêmes au silence, après avoir été pourtant entendus comme des voix exceptionnelles. Près de nous, on pense à Hubert Aquin, à Jacques Ferron, à Claude Gauvreau, à Roland Giguère. Ce faisant, on songe aussi volontiers à Virginia Woolf, à Guy Debord, à Romain Gary, à Paul Celan, à Stig Dagerman, à Paul Lafargue, à Yves Navarre et à bien d'autres. Le suicide est-il un phénomène qui touche de plus près les écrivains? Sans doute pas. Pourquoi le suicide épargnerait-il ces êtres sensibles qui font souvent une grande consommation du monde, jusqu'à en éprouver la nausée? Mais le suicide en soi n'est jamais singulier, même pour un écrivain. Seule une œuvre arrive à l'être.

Prisonnière dans la cale de ses mots, Nelly Arcan n'avait accès au grand pont de la littérature que pour constater l'infini horizon du tragique d'une époque à laquelle elle appartenait presque à son corps défendant. Ses livres suivent ses plongées dans les fosses profondes des sentiments humains.

Tous les bons écrivains jouent sans doute sur la crête qui annonce leurs propres précipices. Leurs livres se construisent là, sur cette ligne du risque, en un équilibre fragile. Dans la réussite de leurs jeux de trompe-la-mort surgit d'un coup la vie d'une œuvre. Et c'est devant l'immortalité de pareil travail qu'on se refuse à croire un jour à la disparition de leur auteur.

jfnadeau@ledevoir.com

SPIRITUALITÉ

Réhabiliter l'héritage spirituel amérindien

Le communicateur Jacques Languirand et le philosophe et théologien Jean Proulx signent un nouveau livre sur la spiritualité, *L'Héritage spirituel amérindien, le grand mystère*, aux éditions Le Jour.

Ce livre vise à réhabiliter l'héritage spirituel amérindien, tombé en désuétude. «L'attitude de mépris à l'égard de cette riche tradition spirituelle, attitude dont ont témoigné les premiers Européens venus émigrer en Amérique du Nord, et qui a persisté tout récemment, a contribué à amener les peuples amérindiens eux-mêmes à délaisser une part importante de leurs croyances et de leurs pratiques les plus significatives», écrivent les auteurs dans le prologue.

Ce livre fait suite à un autre ouvrage publié par les deux auteurs, intitulé *Le Dieu cosmique*.



À la recherche du Dieu d'Einstein, publié en 2008 aux éditions Le Jour.

Le Devoir

EN BREF

Retour du Cabaret Césaire

La saison des studios littéraires prend son envol cette saison avec le Cabaret Césaire, qui reprend l'affiche lundi à la Cinquième salle de la Place des Arts. Ce cabaret, qui avait été présenté au Festival international de littérature en 2008, tourne autour du livre *Cahier de retour au pays natal*, d'Aimé Césaire. Il met en scène Franz Benjamin, Mireille Métellus, Pascale Montreuil et Michel Vézina.

— Le Devoir

Un festival littéraire à Québec

La Ville de Québec aura enfin son festival littéraire, appelé

Les Parenthèses. Il se tiendra du 14 au 24 octobre 2010 et sera consacré cette année-là à l'écrivain argentin Jorge Luis Borges. Le festival sera thématique, c'est-à-dire que chacune de ses éditions aura pour thème un auteur reconnu.

C'est l'éditeur et auteur Gilles Pellerin qui sera directeur artistique de l'événement. Le maire de Québec, Régis Labeaume, a pour sa part annoncé que le festival sera doté d'une enveloppe de 250 000 \$ renouvelable en 2011 et en 2012.

Gilles Pellerin

— Le Devoir

Une soirée littéraire unique !

Dans le cadre du programme d'échanges entre l'État de la Bavière et le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec

L'Union des écrivaines et des écrivains québécois présente

Le MARDI 27 OCTOBRE, 19 h 30

ENTRE LANGUES ET MONDES

une lecture avec **Leo Rosshändler** (Montréal) et **Simon Werle** (Munich) animée par **Bernadette Ott** (Munich)

MAISON DES ÉCRIVAINS / 3492, avenue Laval Sherbrooke
Entrée gratuite / Réservation obligatoire
Renseignements au 514 849.8540 www.uneq.qc.ca

UNEQ
UNION DES ÉCRIVAINES ET DES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

Culture, Communications et Condition féminine Québec

Chancellerie bavaroise

Quand la réalité dépasse la fiction

Jean Robitaille

Guérir à s'en rendre malade

En librairie dès maintenant

Jean ROBITAILLE

IL FAIT BON LIRE!

PHOTO: GROUPE LIBREX

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
GROUPELIBREX.COM

XYZ éditeur

Les Éditions XYZ félicitent **Hélène Rioux**, finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général de 2009, pour la traduction française du roman de Madeleine Thien, *Certitudes*.

www.editionsxyz.com

Pouvoir, conflits et idéologies

Sous la direction de **DIMITRIOS KARMIS** et **LINDA CARDINAL**

Les POLITIQUES PUBLIQUES au CANADA

Pouvoir, conflits et idéologies

ISBN : 978-2-7637-8752-7 • 402 pages • 45 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

Les Presses de l'Université de Montréal
par les professeurs de science politique de l'Université de Montréal

LA POLITIQUE INTERNATIONALE EN QUESTIONS

par les professeurs de science politique de l'Université de Montréal

LA POLITIQUE EN QUESTIONS

Les Presses de l'Université de Montréal

Disponibles en librairie ou au www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 26 octobre • 19 h 30
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Cabaret Césaire

En hommage au poète et homme politique Aimé Césaire (1913-2008), l'écrivain et éditeur Rodney Saint-Éloi a conçu un spectacle autour du *Cahier d'un retour au pays natal*, ouvrage fondateur du mouvement de la négritude.

Interprètes: Franz Benjamin, Mireille Métellus, Pascale Montreuil et Michel Vézina.

Une production du Festival international de la littérature (FIL) en collaboration avec Mémoire d'encrier et avec l'accord de Présence africaine.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une coproduction

Les Capturs de mots

Place des Arts Québec

Entrée: 20 \$
Étudiants: 15 \$
*Taxes incluses. Frais de service en sus.

LITTÉRATURE

Michel Tremblay, au-delà des mots

Et de trois, en trois ans. Trois romans, même saga familiale qui se poursuit. Même genre de mise en garde au début: «Comme pour les deux romans précédents, certains noms de personnages sont vrais, mais tout le reste est inventé», écrit Michel Tremblay dans *La Traversée des sentiments*.

Pour qui a lu les deux premiers volets, on retrouve un mélange de confort et d'excitation en ouvrant le troisième. Confort parce que l'on sait d'avance qu'on va y retrouver la figure romancée de la mère de l'auteur, Nana, et le clan des Desrosiers; excitation parce qu'on se demande ce que Michel Tremblay va encore inventer.

En passant, pour qui n'a pas encore mis le nez dans *La Traversée du continent* et *La Traversée de la ville*, vous ne savez pas ce que vous avez manqué. L'impression de redécouvrir un romancier. Comme si un vent de renouveau avait soufflé sur la prose de Michel Tremblay.

Est-ce la jeunesse de son héroïne? Dans *La Traversée des sentiments*, Nana est au seuil de l'adolescence. Elle est entre deux eaux. Plus tout à fait dans l'enfance, pas encore femme, elle voudrait bien comprendre tout ce qu'on lui cache. Elle se demande à quoi tient le sentiment amoureux, sent bien que quelque chose la chatouille au bas du ventre.

Chère Nana. Plus craquante que jamais dans ses questionnements, ses déchirements, ses rêves. Elle est toujours aussi passionnée de littérature, n'a pas encore laissé

tomber son désir de devenir écrivaine. Elle s'obstine de plus en plus avec sa mère, la voit de moins en moins avec des yeux de petite fille, s'inquiète de ses états d'âme.

Juste cela, c'est-à-dire ce qui se passe dans la tête de Nana, dans son corps, ses sentiments mêlés, constitue un monde en soi. Mais on est aussi dans la tête, le corps, les sentiments mêlés de sa mère, Maria; on alterne, comme dans le roman précédent. Et c'est là que c'est très fort, encore une fois.

La belle Maria est rongée par la culpabilité. Quand, comment faire venir ses deux autres enfants laissés avec les grands-parents en bordure des champs angoissants de la Saskatchewan? Parfois, c'est son désir de liberté qui prend le dessus. L'envie lui vient de tout laisser derrière, de fuir ses responsabilités, de tourner le dos, pourquoi pas, à Nana et au petit dernier qui braille dans ses bras...

On en est là. C'est l'été 1915. Maria décide de quitter son appartement étouffant à Montréal et de prendre une semaine de vacances avec ses deux sœurs. Elles iront dans la maison suspendue, au fin fond des bois, dans les Laurentides, rendre visite à leur cousin et son Cri de mari, qui prennent soin du petit Ernest, enfant de l'amour né hors mariage.

Quant à Nana et à son frère, la voisine fera bien l'affaire pour s'en occuper. C'est le projet de départ. Mais très tôt ça va tomber à l'eau. Pas le voyage comme tel, non. Les sœurs Desrosiers vont partir, mais avec les deux enfants. Les détails du pourquoi ne sont pas vraiment importants.

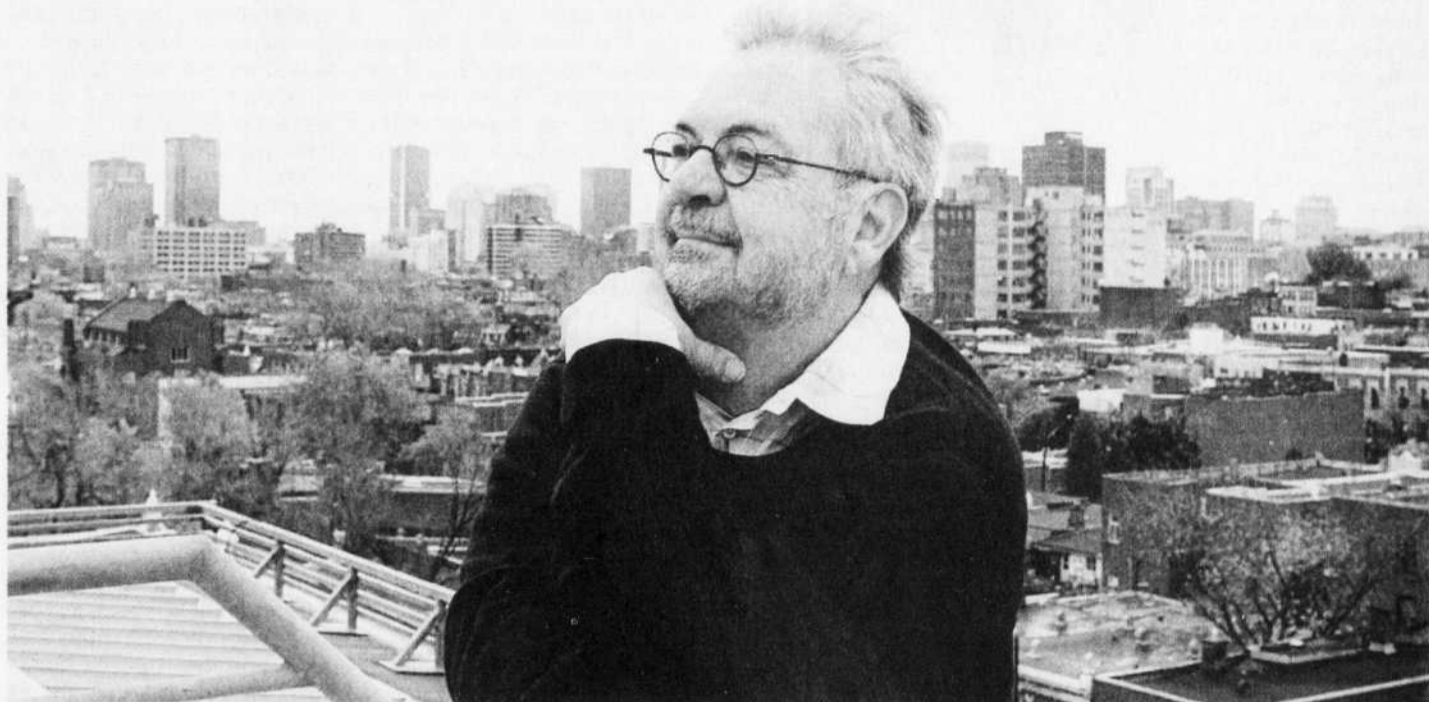
Entre-temps, on aura eu droit à une échappée au bar dansant où travaille Maria. Et à une nuit d'amour plutôt ratée de l'une de ses sœurs avec un poète qui ne connaît que la position du missionnaire. Hilarant. Et tellement touchant en même temps.

Nous y voilà. Dans la maison suspendue, au creux des montagnes, au bord du lac. En pleine nature. Nos trois citadines exultent. Les enfants ont les yeux grands, les sens aux aguets. Surtout Nana, pour qui la nature, jusque-là, était synonyme des plaines de la Saskatchewan où elle a grandi.

Cette semaine-là va passer comme une balle. Baignades à répétition dans l'eau du lac trop



DANIELLE LAURIN



Michel Tremblay publie le troisième volet de la saga de Nana, figure romancée de la mère de l'écrivain.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans *La Traversée des sentiments*, Nana est au seuil de l'adolescence. Elle est entre deux eaux. Plus tout à fait dans l'enfance, pas encore femme, elle voudrait bien comprendre tout ce qu'on lui cache

froide, parties de cartes, nourriture trop grasse à profusion, petits verres de caribou pour faire passer le tout. Confidences époustouflantes, aussi. Sur le sexe. Que Nana ne pourra s'empêcher d'écouter en secret dans le soir qui tombe.

Festive, jouissive, jubilatoire, cette *Traversée des sentiments*. À tous points de vue. Nous sommes dans le débordement communicatif, dans la vie qui coule à grosses gouttes. Et dans l'écriture qui se lèche lousse, qui tourbillonne, qui enchante.

Même si dessous couvent toutes sortes d'états contradictoires, de blessures enfouies, de rêves brisés. Même si les déchirures continuent de faire leur chemin. Même si rien n'est réglé, au fond.

Même si la tragédie ne dit pas son nom: le destin est là, terrible, qui attend, tapi dans l'ombre.

C'est frappant. Ce contraste entre la ligne de fond du roman et sa surface. Possible que l'on marche ou pas pleinement dans l'histoire, possible que l'on trouve longuets certains passages qui nous touchent moins. Mais difficile de ne pas être happé d'une façon ou d'une autre par cette *Traversée des sentiments*. Cela se passe quelque part dans les silences, au-delà des mots.

LA TRAVERSÉE DES SENTIMENTS

Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal, 2009, 256 pages

Michel Tremblay
La Traversée des sentimentsLIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEAUTÉ
Choix de livres en ligne

Plus de 200 nouveaux titres à chaque semaine à cette adresse :

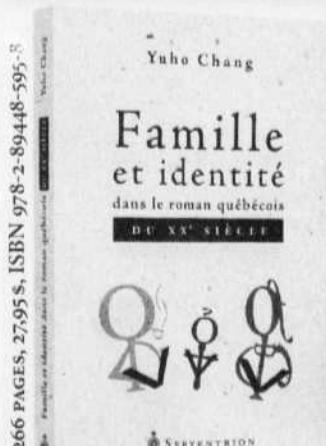
www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)

bonheurdooccasion@bellnet.ca

UN REGARD DIFFÉRENT



L'identité c'est le regard qu'une société porte sur elle-même, mais c'est aussi la vision que l'autre a d'elle. Fort de sa culture chinoise, l'auteur analyse les romans fondateurs de la littérature québécoise: *Trente Arpents* de Ringuet, *Le Survenant* et *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, *Les Plouffe* de Roger Lemelin, *Le Cabochon* d'André Major, *Maryse* et *Myriam première* de Francine Noël.

FÉLICITATIONS À
DJEMILA
BENHABIBFinaliste au prix
du Gouverneur général 2009

vib éditeur

Une compagnie de Quebec Media

Gilles
ARCHAMBAULTNous étions
jeunes encore« Il a réussi à
me donner une
furieuse envie
de vivre.
Et d'aimer.
Maintenant. »Danielle Laurin
Le Devoir

Roman • 168 pages • 19,95 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca



© Pierre Longin

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBECASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES

LITTÉRATURE

Œdipe, Updike, Nick et moi

L'Œdipe des écrivains, artistes, politiciens et sportifs professionnels se complique assez souvent du fait qu'il est public. Donné en spectacle, il crève doublement les yeux. Celui qui nous influence nous fait de l'ombre. Le jeune Hugo dit: être Chateaubriand ou rien. Car, en ce domaine, égaliser c'est remplacer. D'une génération littéraire à une autre, le passage du témoin a beau relever de la pure anecdote, on le retrouve pourtant incrusté dans nos mémoires affamées de sens. C'est le Miller octogénaire des falaises de Big Sur qui dit à Kerouac et à Ginsberg au téléphone: «Vous appelez trop tard. Je me couche tôt...» Et le même Kerouac qui, à un Ken Kesey qui croit bien faire en l'assurant de sa place dans l'histoire tout en profanant devant lui le drapeau américain, répond d'un ton sans appel: «Oui, je sais.»

Il arrive que le tribut soit payé en toute conscience, hommage ou passe d'armes, du moment que la passion des pouvoirs se fait. Comme, par exemple, entre John Updike et Nabokov, par critiques de livres interposées. Une autre possibilité est de s'approprier le zig qui nous cache le soleil des lettres et de le réduire en pâte d'encre, chair à crayon, personnage de roman personnalisable à merci. Delillo l'a fait pour Salinger, alias Bill Gray, et Philip Roth pour Bernard Malamud (Lonoff — ou c'est en tout cas la piste de lecture suggérée par la critique du *Monde*, Josiane Savigneau). Plus rare est le cas de

l'auteur qui va carrément fouler les plates-bandes du critique et du biographe et consacrer tout un ouvrage à l'œuvre d'un: a) rival; b) père spirituel; c) collègue; d) toutes ces réponses.

En général, l'ambivalence est à un tel projet ce que sont les épigrammes au parc de La Vérendrye; elle ne se laisse pas si facilement oublier. Reconnaître l'importance d'un créateur, instaurer un dialogue de livre à livres est une chose. Donner l'impression de vouloir s'approprier du génie singulier d'une œuvre par une forme de pro-curation ou de contage miraculeuse en est une autre. Entre ces deux extrêmes se déploie toute la gamme des motivations personnelles possibles, de la simple admiration à l'émulation en passant par le désir et son vilain envers, l'envie. On n'a qu'à penser à ce sommet du genre que fut ici le *Joyce* de VLB, avec son inoubliable scène de parricide à la fin. L'image était claire: VLB voulait bouffer du Joyce et régurgiter tout au bout, rognons de mouton compris.

Comme écrivain, j'ai une chose en commun avec Nicholson Baker: John Updike m'écœure, au sens le plus québécois du mot. Il me fait me sentir comme un petit garçon dans la cour de récréation. Non seulement il s'est arrangé pour produire, au fil des ans, une œuvre romanesque régulière et abondante, mais il a trouvé le temps de produire en plus quatre enfants, de faire parvenir nouvelles, poèmes

et reportages grassement rétribués aux rédactions de très estimés magazines et de rédiger tout un tas de critiques littéraires érudites, sans compter sa plus grande réussite, à mon avis: il a fait tout cela sans devenir un monstre du genre à vouloir occire son beau-frère à la tronçonneuse. Au contraire, il est entré dans la postérité sous les traits du beau-père idéal et de ce gentleman banlieusard qui se laisse photographier en train de poser les châssis doubles de sa vieille maman, avec un escabeau pour tout piédestal.

En plus, il aura été le pendant littéraire du rapport Hite et gagné la reconnaissance éternelle de toute une potée de petites Bovary de la banlieue profonde. Quand, au soir de votre vie, votre seul regret à peu près vraisemblable est d'avoir raté le Nobel, ça veut probablement dire que vous avez fait deux ou trois choses comme il faut. Et des jaloux. Ce que Nick Baker n'est pas exactement. On serait plutôt, ici, en présence d'un complexe d'Hugo (l'Œdipe des écrivains) mal résolu et qui accouche d'un livre. Être Updike ou rien, s'est sans doute dit, un jour, Baker. Et comme il n'est pas devenu rien, il s'est ensuite demandé: mais pourquoi ne suis-je pas John Updike, au fait?

Il faut lui reconnaître qu'il renouvelle complètement le genre. Son livre est drôle, son approche iconoclaste, curieux mélange de provocation et d'idolâtrie: «[...] bien que je pense beaucoup à Updike, je le lis rarement.» Après avoir avoué son intention de marcher dans les traces du *Perroquet de Flaubert*, le très personnel et cocasse essai de Julian Barnes, Baker s'impose une ou deux contraintes. D'abord, son écrivain à lui sera vivant. La mort est trop

confortable, la critique, trop facile. Le passage de la littérature à la mytho-psychologie est donc, d'emblée, explicite. Nick ne veut pas tant écrire sur Updike qu'être lui par lui. Nuance.

L'autre contrainte, beaucoup plus amusante, est que l'auteur va s'interdire d'ouvrir un seul livre de John Updike pendant toute la durée de la rédaction de son ouvrage. Ce n'est pas l'œuvre qui l'intéresse, plutôt le distillat déposé dans sa mémoire et la lente évolution de celui-ci au contact du John Updike public, déclaratoire et omniprésent. Quelles traces laisse, dans le cerveau d'un lecteur normalement butineur, une œuvre de cette ampleur? semble se demander Baker avant de se proposer lui-même comme sujet d'expérience. Il nous offre ainsi un désopilant jeu de massacre mnésique dont les citations erronées (rétablies a posteriori entre parenthèses) rappellent les meilleures notes en bas de page du Barney de Richler qui, lui, avait l'excuse de l'Alzheimer.

Nicholson Baker s'inscrit parmi les défenseurs du «droit de ne pas lire». Il a bien lu des livres de John Updike, pas tous et presque jamais du début à la fin et il confie sans ambages. Après tout, on peut croire en Dieu sans se taper la Bible. Plus inquiétant pour Baker est le fait qu'il a beau accumuler les pages et maniaquement embrouiller les choses, les deux meilleurs passages du livre sont ceux dans lesquels John Updike fait des apparitions. Le Vieux y évoque Nicky sans même avoir besoin de se servir de sa prose. Sa présence suffit.

UPDIKE ET MOI

Nicholson Baker
Traduit de l'anglais par Martin Winckler
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2009, 192 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Rétrospective

CHRISTIAN DESMEULES

Pour son quatrième roman, après notamment *Rosa-Lux et la baie des Anges* et *L'Enterrement de Lénine* (XYZ, 2003 et 2006), Serge Bureau nous concocte une histoire typique de

bienfaits de la gymnastique horizontale avec Monique ou Jeanne. De tous les membres de la petite bande d'idéalistes gauchisants qu'il fréquente, il est le seul qui semble garder la tête froide.

Par la suite, le roman alterne continuellement entre hier et aujourd'hui, proposant une rétrospective de quelques-unes des années charnières de sa vie: la Crise d'octobre, la mort de son père, ses débuts comme artiste-peintre, le décès tragique de la femme qu'il aimait. «Ce qu'on va mettre en terre, c'est toute une époque dont il ne te reste que l'écho et c'est pour toi une façon de régler les pendules à l'heure tardive...»

Bienvenue Welcome n'a pas tout à fait le mordant et la lucidité qu'on aurait espérés d'un tel règlement de comptes avec la vie

Protagoniste assez peu sympathique, spécimen pas si rare de nombriliste myope, Valois entretient des relations tendues avec à peu près tous ceux qui l'entourent: son fils, sa blonde, son employeur, son ex-femme. Tout le monde. Y compris même les morts. D'ailleurs il le sait, sinon à tout le moins il s'en doute: «Des gens, hommes, femmes et enfants paraît-il, l'en a balancé un sacré paquet dans ton existence.» Sans remords et sans explications.

Roman fluide et bavard, examen de conscience à la profondeur limitée, *Bienvenue Welcome* n'a pas tout à fait non plus le mordant et la lucidité qu'on aurait espérés d'un tel règlement de comptes avec la vie. Est-ce le surplus de poids des nostalgies? Une espèce de lenteur poussive l'empêche de décoller.

Collaborateur du Devoir

BIENVENUE WELCOME

Serge Bruneau
XYZ
Montréal, 2009, 250 pages



LOUIS HAMELIN

gion miraculeuse en est une autre. Entre ces deux extrêmes se déploie toute la gamme des motivations personnelles possibles, de la simple admiration à l'émulation en passant par le désir et son vilain envers, l'envie. On n'a qu'à penser à ce sommet du genre que fut ici le *Joyce* de VLB, avec son inoubliable scène de parricide à la fin. L'image était claire: VLB voulait bouffer du Joyce et régurgiter tout au bout, rognons de mouton compris.

Comme écrivain, j'ai une chose en commun avec Nicholson Baker: John Updike m'écœure, au sens le plus québécois du mot. Il me fait me sentir comme un petit garçon dans la cour de récréation. Non seulement il s'est arrangé pour produire, au fil des ans, une œuvre romanesque régulière et abondante, mais il a trouvé le temps de produire en plus quatre enfants, de faire parvenir nouvelles, poèmes

Les éditions Alto tiennent à féliciter **Dominique Fortier**, finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général pour son roman *Du bon usage des étoiles*.

« Avec son premier roman, Dominique Fortier allume un phare destiné à briller longtemps dans notre paysage québécois. » Voir

alto
www.editionsalto.com

CABARET
POÈTES BROUSSE
Hommage au poète essentiel et adoré Réjean Thomas avec la musique de Mutante Thérèse et la voix de 20 poètes toujours vivants.

Samedi le 31 octobre 21h30
Quai des brumes
4481, rue Saint-Denis, Montréal

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la mémoire

Jeudi 29 octobre 2009
19 h 00

Une présentation du Centre commémoratif de l'Holocauste à Montréal et du Centre canadien d'études allemandes et européennes (CCÉAE) de l'UdeM. Avec le soutien de la Sodac

RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Causerie
KLAUS MANN: UN HOMME CONTRE LA BARBARIE

MYRTÓ DUTRISAC, chercheuse au CCÉAE de l'UdeM, commentera les textes de Klaus Mann

(*Contre la barbarie 1925-1948*, Phœbus, 2009), qui révèlent combien il sut décrypter l'hiltérisme et en anticiper les conséquences.

SONIA SARAH LIPSYC, Directrice du Centre d'études juives contemporaines de MtI, lira des extraits.

ANIMATEUR
François Bugingo
Journaliste, Président de RSFC, porte-parole 2009 de

Série éducative sur
HOLOCAUSTE
Education Series

Écosociété

Nouveautés de la rentrée

MAUDE BARLOW
Vers un pacte de l'eau
Il faut arrêter de croire que l'eau est une ressource renouvelable à l'infini. Il faut y penser comme à un bien commun, un patrimoine à préserver.
Maude Barlow

ÈVE LAMOUREUX
Art et politique
Nouvelles formes d'engagement artistique au Québec
Collection *Théorie*
L'art engagé n'a jamais cédé. Il résiste d'une autre manière, à un autre pouvoir, sur d'autres terrains.

REVUE - N° 2
LES NOUVEAUX CAHIERS DU SOCIALISME
Leur crise !
Une revue politique qui décortique « leur crise », puisque les classes populaires et moyennes doivent encore payer pour maintenir le système capitaliste à flot.

www.ecosociete.org

L'aventure de l'année !

Steve PROULX

Le Cristal qui pousse
STEVE PROULX

Les Photos impossibles
STEVE PROULX

10 ans et +

En librairie dès maintenant

II. FAIT BON LIRE!

PHOTO © GROUPE LIBREX

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

Finaliste Prix du Gouverneur général
Félicitations Michèle !

MÉDIASPAUL

LA QUÊTE DE CHAAS
tome 2
Les vents de Tammerlan

Finaliste
des GG
Prix littéraires du Gouverneur général • Conseil des Arts de Canada • Prix littéraires de la ville de Québec

LES VENTS DE TAMMERLAN
La quête de Chamas tome 2
Michèle Laframboise

En vente chez votre libraire
www.mediaspaul.qc.ca

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La douceur et l'ancrage chez Foenkinos et Lafon

GUYLAINE MASSOUTRE

Souvent, les jurés littéraires couronnent des livres fraîchement parus. Si l'actualité éditoriale retient l'attention, c'est peut-être que, poussés par la nouveauté, les livres les plus légers disparaissent au vent de la dernière surprise. Au Femina ou au Renaudot, en 2009, par exemple, les titres retenus se confondent un peu, vus de loin.

Prenez *La Délicatesse* de David Foenkinos. Gallimard publie cet écrivain, la critique le soutient, l'Académie française et le prix Roger Nimier l'ont récompensé. Avec une petite dizaine d'ouvrages, il s'honore d'une jolie carrière qui accrochera peut-être le palmarès.

C'est vrai, il sait parler du couple, des accidents du bonheur et de sa quête éternelle. Dans *La Délicatesse*, au titre programmatique, la ritournelle concerne Nathalie, une jeune veuve décontenancée par le stupide accident de son conjoint. Foenkinos la suit avec légèreté, tendresse. Avec élégance, sans céder au drame existentiel, il peaufine d'elle un portrait nuancé.

Le trait d'écriture est donc sûr, le texte aéré, facile à lire. Des blancs, surmontés de numéros, encadrent des fragments. Entre les silences et les pauses, Nathalie mène une vie ordinaire, dont l'exemplarité fait des jaloux dans son milieu de travail. Elle n'est ni une aventurière ni une passionnée. Récompense: la chance lui sourira auprès d'un collègue gentil, poli et faussement distrait.

Rien à redire: le tableau littéraire est tissé d'une vérité harmonieuse, cohérente. La justesse de ce roman n'en fait pas pour autant de la grande littérature. Qui ne voit pas de cliché dans cette intrigue aspire au paisible destin d'une Nathalie. C'est honnête. Cioran, dans l'exergue et cité plus loin comme pour patiner l'objet verni, fait figure de consolation vénitienne à cette écriture de l'effacement modeste. On sortira de la lecture rassérénée par le *happy end* donné à la neurasthénie. Mais cette vie-là ronronne d'une irréalité démesurée. Aimable conte de fées pour lecteurs blasés.

Ruminations ataviques

Que nous dit de plus original *L'Annonce* de Marie-Hélène Lafon, paru chez Buchet/Chastel? Marqué d'intensité, il

entonne la litanie des provinces, l'atavisme au milieu des odeurs poisseuses et des pas embourbés. Sensations! Se laisser griser de paroles, sentir venir le cri, lire Lafon. Son roman grave, aux phrases travaillées, jaillit de l'inconfort, d'une bouffée d'ardeur à burliner des silhouettes lourdes. La passion trouve des mots organiques, une théâtralité secrète, la déraison. Quel risque à lire? S'y noyer dans les misères nues du tableau à l'imparfait.

Lafon s'est donné le projet de redire la terre des ancêtres et la naissance à l'écriture dans l'éreintement, à la suite d'illustres devanciers. Sa mémoire, fière de sa ténacité, fait fi de l'apreté à travailler la glaise. Elle n'est ni un écrivain du terroir ni un auteur facile. Sa voix fait acte de contretemps. Encouragée jadis par Pierre Michon, elle a choisi d'écrire avec sa rage et sa naïveté, pour contredire la douceur de s'abandonner au temps.

L'Annonce a bien une anecdote: l'attente d'un couple qui se forme, sans renoncer à quitter le sombre, la tombe et le rocher. Cette histoire humide de personnes transplantées, parce qu'elles veulent aimer, évoque celle de Pygmalion s'inventant un amour fatal dans un matériau improbable à céder. Leur respiration finit par se déposer. Quant aux maisons de jadis, aux campagnes reléguées, ce sont des territoires de l'enfance, tenaillés par une mémoire saturée de réalité. *L'Annonce* est un septième livre de Lafon qu'on est étonné de voir discerné.

De tels romans ont des trouvailleries de style, des instants de modernité. Ils ne manquent ni de brisures ni de fantaisie. Mais pourquoi ne réussissent-ils pas à imposer, à irradier hors du prétexte qui leur sert de rêve éveillé? C'est peut-être qu'à force de proses qui télescopent le peu et le trop-plein, le temps qui les cerne les contient dans une place où nous ne sommes toujours pas conviés.

Collaboratrice du Devoir

LA DÉLICATESSE

David Foenkinos
Gallimard
Paris, 2009, 201 pages

L'ANNONCE

Marie-Hélène Lafon
Buchet-Chastel
Paris, 2009, 196 pages

Véronique Ovaldé: casser la fatalité

DANIELLE LAURIN

Votre réaction si vous obteniez le Goncourt?
— Le quoi?

C'était en septembre 2005, peu après la parution de son quatrième roman, *Déloger l'animal*. Quatre ans et deux romans plus tard, Véronique Ovaldé se retrouve en lice pour le Goncourt.

Son livre, *Ce que je sais de Vera Candida*, ne fait pas partie, semble-t-il, des favoris dans la course. Mais qui sait? De toute façon, qu'elle remporte la palme ou pas, voici une écrivaine qui petit à petit fait son nid, s'affirme de plus en plus comme une voix singulière dans le paysage littéraire.

Comment? Par la force de son imagination. Par cette façon qu'elle a de faire décoller ses lecteurs. De les transporter dans des lieux inventés. Et par cette légèreté de ton qu'elle insufflé à ses histoires tragiques, cruelles.

C'est tout à fait naturel, pour elle. *«J'aime bien dire des choses terribles avec légèreté quand j'écris, lance-t-elle. Dans la vie, je suis comme ça aussi: je ne sais pas vraiment bien dire les choses autrement»*, ajoute-t-elle.

Attaquée dans un bistro parisien, ce jour-là dans sa jolie robe rouge, avec ses lèvres très rouges et ses grands yeux verts de princesse de conte de fées, elle laissera tomber, mêlées à de petits rires saccadés, des choses comme: *«j'ai une histoire familiale un peu compliquée»; «la violence faite aux femmes est un sujet familial qui me tient à cœur»; ou encore: «j'ai toujours besoin d'un personnage qui a un rapport à l'extrémisme, d'une sorte de tyran, de nazi, car il y a un petit homme comme ça dans mon histoire de famille»*.

Elle n'en dira pas plus, elle est pudique. Mais de tout cela, il est bel et bien question dans ses livres, dans *Ce que je sais de Vera Candida*, en particulier.

Pas directement, non. Pas le genre à s'épancher au «je» sur sa propre vie dans ses livres, Véronique Ovaldé.

On est à cent mille lieues de l'autofiction, disons. On est dans la transposition poussée dans ses ultimes possibilités, on est dans la fable pure, par moments. Avec des personnages plus grands que nature. Avec de la violence exacerbée, de la terreur. Mais enrobés de grâce, d'enchantement.

Drôle de mélange

Drôle de mélange, oui. Ce qui a fait dire à une amie de l'auteure que lire *Ce que je sais de Vera Candida*, c'est comme si on mangeait un suçon au caramel et qu'à l'intérieur il y avait une araignée de type mygale. Ça l'a fait rire, Véronique Ovaldé. Ça la fait encore rire: *«J'adore l'image, pas vous?»*

Quatre générations de femmes prennent vie sous nos yeux dans *Ce que je sais de Vera Candida*. Des femmes qui donnent naissance à des filles sans père. Des femmes qui l'ont à la dure, qui luttent pour leur survie, pour s'émanciper, dans un monde hostile.

Comment s'échapper d'une toile d'araignée? Comment échapper à son bourreau? Comment sortir du cercle familial qui prédestine au malheur? Comment briser le moule? Comment casser la fatalité? Ce sont les questions qui dominent dans le sixième roman de Véronique Ovaldé. Mais elles arrivent sur le bout des pieds, dans un lieu qui n'existe pas dans la réalité. Nous sommes quelque part sur une île, en Amérique du Sud.

C'est une nécessité, pour Véronique Ovaldé, d'inventer un territoire où se déroulent ses histoires. *«Il faut qu'il y ait une part d'imaginaire, sinon je me sens contrainte par le réel. Ce que je veux, moi, c'est réinventer le réel.»* Moins de réel égale plus de li-



Véronique Ovaldé, prix Goncourt?

berté, pour elle. *«Je fais ce que je veux, je m'octroie tous les droits puisque ce sont des lieux que j'invente. Il peut se passer ce que je veux, il y a n'importe quelle sorte de végétation, n'importe quelles sortes de coutumes, de système politique... c'est merveilleux.»*

Elle a commencé à écrire vers l'âge de six ou sept ans, dans sa banlieue parisienne, et tout de suite, écrire, c'était ça: s'extirper de sa réalité, se transporter dans un endroit improbable. C'était la possibilité d'un lieu de liberté totale. *«Plein de personnages m'habitaient tout le temps, ils converaient dans ma tête; donc, le plus simple, c'était de les poser là, sur le papier.»*

Quand elle a montré ses premiers manuscrits, il y a une quinzaine d'années, alors qu'elle travaillait à la fabrication de livres dans une maison d'édition, cette mère de deux enfants, qui gagne maintenant sa vie comme directrice littéraire chez Albin Michel, n'a pas reçu l'accueil qu'elle escomptait. *«Accroche-toi davantage au réel.»* C'est ce que tout le monde lui répétait. La part de fantaisie de ses histoires, leur étrangeté étaient considérées comme un handicap.

Elle n'a pas abdicqué. Ce qui lui a permis de se démarquer au fil des ans. Et d'être comparée à Boris Vian il n'y a pas longtemps. L'année dernière, en fait. À la parution de son roman *Et mon cœur transparent*.

C'était dans *Le Monde*: *«Dépaysement à tous les carrefours, trompe-l'œil et voyage enchanté dans un imaginaire aussi malicieux par ses images que par son verbe: Véronique Ovaldé occupe une place bien à elle dans la littérature française, où elle s'est assise d'une fesse sur le siège demeuré inoccupé de Boris Vian.»*

Et mon cœur transparent a valu à son auteure le prix France Culture-Télérama. Un prix qui a permis au grand public de découvrir une auteure jusque-là confinée à un lectorat plutôt limité. *«Un livre qui a un prix, ça rassure les gens»*, dit simplement Véronique Ovaldé.

Même son voisin de palier, après avoir vu son visage à la une du magazine *Télérama*, s'est mis à la regarder autrement. *«Il ne savait même pas que j'écrivais... Tout à coup, il a compris ce que je faisais dans la vie»*, se réjouit-elle.

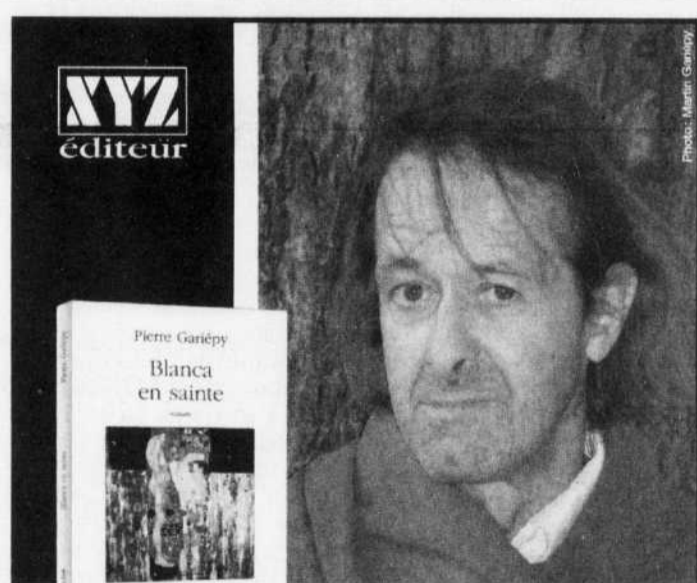
Son nouveau roman, en plus d'être en lice pour le Goncourt — on saura dans quelques jours s'il est retenu pour la troisième sélection —, est aussi dans la course pour le prix Romans France Télévision, créé en 1994 par les chaînes de l'audiovisuel public français pour récompenser des livres susceptibles d'intéresser un large public. Parmi les cinq autres écrivains sélectionnés: Dany Laferrière. Verdict: 19 novembre. À suivre...

Collaboratrice du Devoir

CE QUE JE SAIS

DE VERA CANDIDA

Véronique Ovaldé
L'Olivier
Paris, 2009, 300 pages

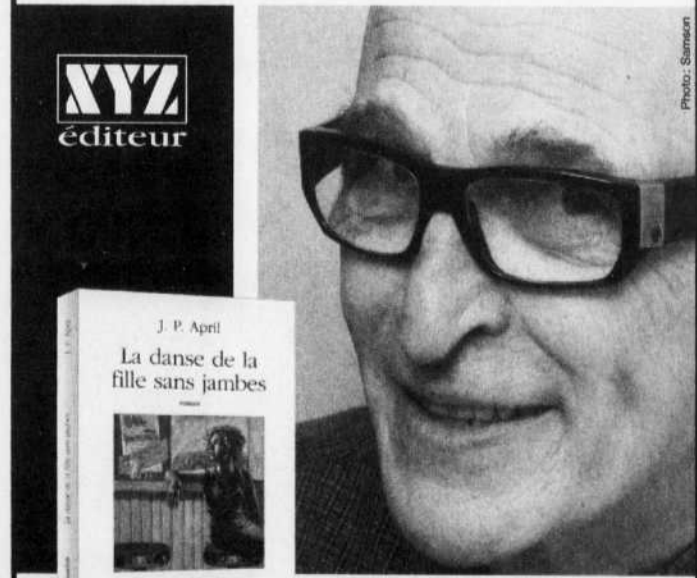


Pierre Gariépy
Blanca en sainte

Pierre Gariépy
Blanca en sainte

138 p., 21 \$

Blanca en sainte, c'est comme une descente aux enfers qui s'amorcerait en grimant. En haut, un H grésillant. C'est l'hôpital. Mais pourquoi Blanca enceinte ferait-elle la montée comme une forcenée, quand la mort est partout et nulle part à la fois? Que peut-on contre la peste?



J. P. April
La danse de la fille sans jambes

J. P. April
La danse de la fille sans jambes

252 p., 25 \$

En 1966, Ti-Jean April entre au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. On essaie de le mettre au pas, mais Ti-Jean n'a rien du soldat. Il oscille plutôt entre le latin, les romans, la bière, le jazz et les slows cochons! Portrait décapant d'une époque révolue...

www.editionsxyz.com

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 13 au 19 octobre 2009

ROMAN

- 1 MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 4
Louis Tremblay-D'Essiembre (Guy Saint-Jean)
- 2 LES OS DU DIABLE
Kathy Reichs (Robert Laffont)
- 3 LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 5
Cheraine Harris (Flammarion Québec)
- 4 COEUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS
Francine Ruel (Libre expression)
- 5 NELL.COM
Patrick Senécal (Ailre)
- 6 L'ÉNIGME DU RETOUR
Dany Laferrière (Boréal)
- 7 LE JEU DE L'ANGE
Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)
- 8 D'OU VIENS-TU?
Antoine Filisidis (Flammarion Québec)
- 9 CAPITAINE WILDER
Anne Robillard (de Mortagne)
- 10 5150, RUE DES ORMES
Patrick Senécal (Ailre)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 SEXY
Louis-François Marcotte (Flammarion Québec)
- 2 CÉLINE AUTOUR DU MONDE
Gérard Schachmas (Libre expression)
- 3 FRÈRES DE SANG : LES FILS DE MOÏSE
R. S. Thériault / F. Thériault (La Semaine)
- 4 LA VIE COMME JE L'AIME T. 1
Marcia Pilote (de Mortagne)
- 5 LE WHY CAFÉ
John P. Strolecky (Dauphin Blanc)
- 6 LES MEILLEURES RECETTES DE PLATS...
Carole Heding Munson (ADA)
- 7 TROIS FILS ET UN ANGE
Christian Tétrault (de l'Homme)
- 8 LE GUIDE DE L'AUTO 2010
Denis Duquet (Trécarré)
- 9 ENTRE CUISINE ET BAMBINI
Stefano Falta (Trécarré)
- 10 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010
Collectif (Larousse)

JEUNESSE

- 1 LES NOMBRILS T. 4 : DUEL DE BELLES
Delaf / Dubuc (Dupuis)
- 2 JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 2
Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
- 3 LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1
Nadine Descheneaux (Boomerang)
- 4 LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1
Mille Sydenier (Éditeurs Réunis)
- 5 FASCINATION T. 4 : RÉVÉLATION
Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
- 6 LA LIGNÉE DES DRAGONS T. 1
S. Bilodeau / D. Hudon (ADA)
- 7 NARUTO T. 43
Masashi Kishimoto (Kana)
- 8 MAX LA LOUPE ENQUÊTE T. 1
Stéphane Bourget (ADA)
- 9 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 10 LES SANG D'ARGENT
Melissa De La Cruz (Albin Michel)

ANGLOPHONE

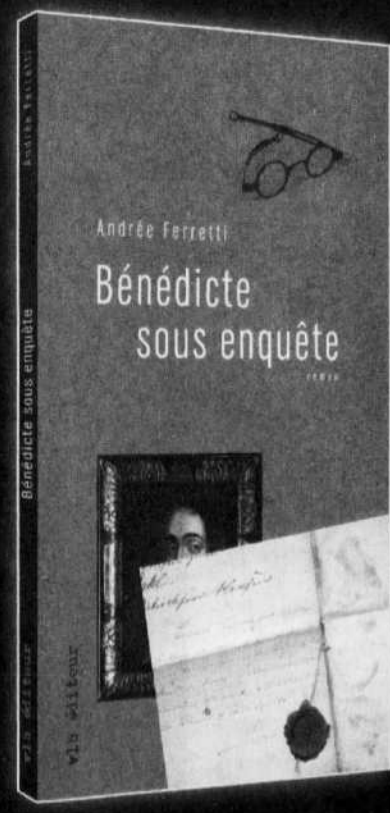
- 1 THE LOST SYMBOL
Dan Brown (Doubleday)
- 2 NEW MOON : MOVIE COMPANION
Mark Cotta Vaz (Little, Brown & Co)
- 3 THE VAMPIRE DIARIES : THE AWAKENING
Lisa Jane Smith (Harper Collins)
- 4 CROSS COUNTRY
James Patterson (Vision)
- 5 THE ASSOCIATE
John Grisham (Dell)
- 6 THE BRASS VERDICT
Michael Connelly (Warner Books)
- 7 AN ECHO IN THE BONE
Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
- 8 NEW MOON
Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
- 9 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO
Stieg Larsson (Penguin Books)
- 10 DEAD UNTIL DARK
Cheraine Harris (Ace Books)

Jouez la carte de la culture!



FÉLICITATIONS À ANDRÉE FERRETTI

Prix Alfred-DesRochers 2009



vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

LIVRES

Beautés et horreurs de l'âme allemande

Une entrevue avec Frédéric Brun, lauréat du prix Marie-Claire-Blais

Perla est un livre dans lequel on entre sur la pointe des pieds, comme dans une chambre encore chargée des effets d'un défunt. On y pose un regard à la fois curieux et respectueux. On retient son souffle pour garder la vie qui y reste avant qu'elle ne décide de se retirer tout à fait. *Perla*, le premier «roman» du Français Frédéric Brun, vient de remporter au Québec le prix littéraire Marie-Claire-Blais, remis par l'Association Québec-France.

CAROLINE MONTPETIT

C'est l'histoire de la mère de Frédéric Brun, une juive d'origine polonaise livrée aux Allemands par les Français durant l'Occupation, qui arrive miraculeusement à survivre à Auschwitz grâce à l'intervention inexplicable d'un médecin nommé Mengele. Cinquante-trois ans plus tard, en 1997, la mère de Frédéric Brun meurt, après avoir souffert de problèmes psychiatriques durant de longues années. Et son fils, qui lui-même sera bientôt père, part à la recherche du secret de son passage dans les camps, qu'elle a toujours gardé pour elle.

Dans la vie, Frédéric Brun est éditeur de musique. Après la mort de sa mère, il se familiarise avec les écrivains allemands, notamment à travers les romans d'apprentissage et la poésie. C'est alors que survient cette réflexion intéressante sur le cotoiement, dans l'âme allemande, de ces écoles

opposées que sont le nazisme et le romantisme.

«Et pourtant, comment Novalis, les poètes allemands et les généraux de Hitler ont-ils pu pousser sur le même arbre généalogique?» demande-t-il.

«Il y a deux Allemagne, écrit-il encore. Celle des camps et des barbelés contraste avec celle des plaines embrumées, des couchers de soleil orangés, des poètes idéalistes, Novalis, Hölderlin, qui ont attrapé l'âme du monde (Weltseele).»

La face idyllique et la face diabolique des mots

Certains de ces poètes allemands, Hölderlin par exemple, ont été récupérés sous le régime nazi, ce qui fait dire à Frédéric Brun que «les mots ont leur face idyllique et leur face diabolique». Des noms de lieux qui ont aujourd'hui une consonance terrible parce qu'on y a érigé des camps de concentration, comme Buchenwald ou Birkenau, ont comme signification en alle-

mand «forêt des hêtres» ou «prairie aux bouleaux». Paradoxalement, la nation dont les nazis ont tourmenté la mère a également enfanté un romantisme qui apaise le fils, qui lui procure un sentiment de «plénitude». Y a-t-il là le germe d'un pardon?

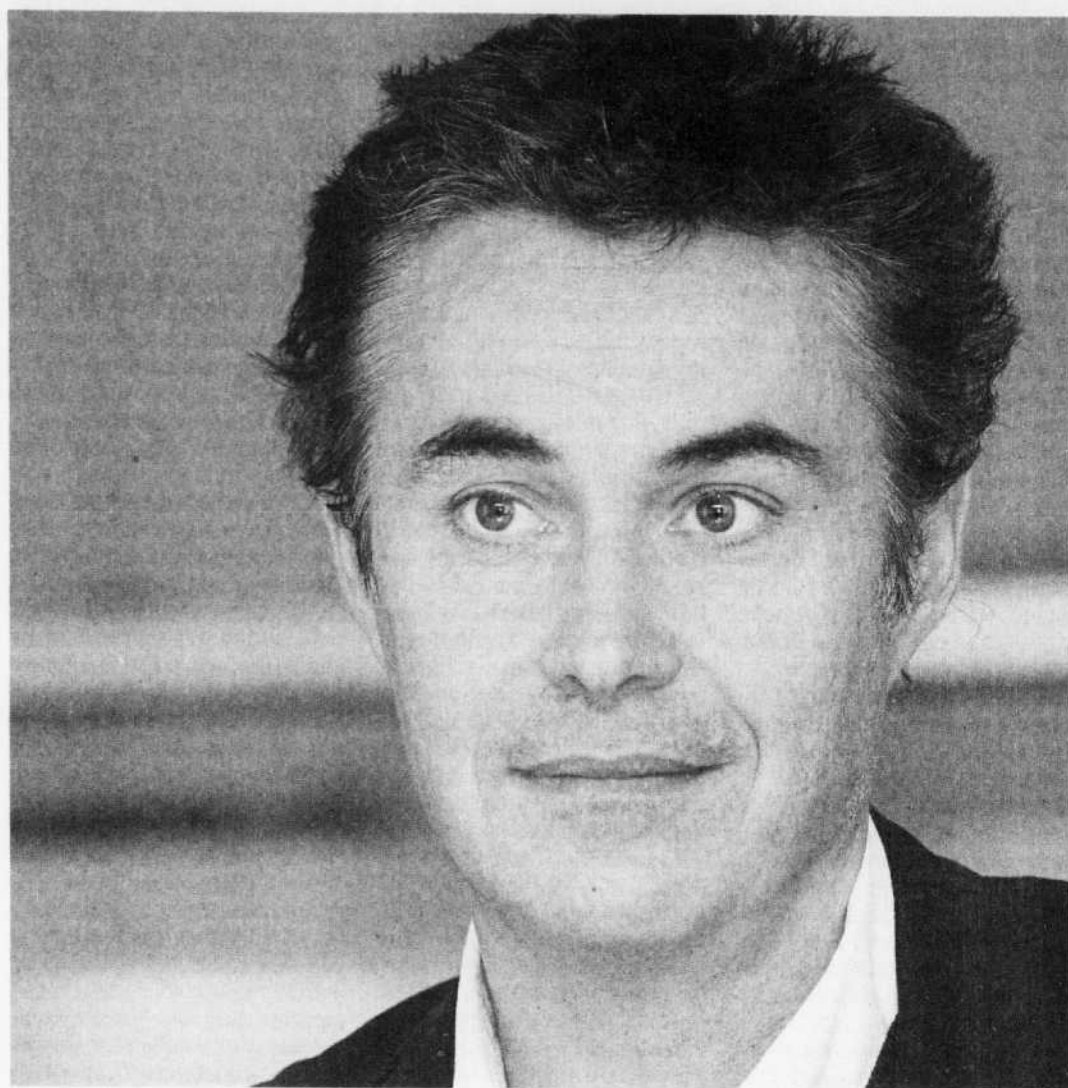
«Je ne sais pas si on peut employer le mot "pardon", répond l'homme en entrevue. Je suis sûr de vouloir rester éloigné de toute haine et de toute rancœur.»

Contemplative et sensible, l'œuvre de Frédéric Brun n'est pas revendicatrice. Ni journal, ni roman, ni autofiction, ce livre propose un travail sur le deuil, sur la naissance aussi.

«Pour moi, il s'agit surtout d'un livre d'impressions, de pensées sur des correspondances. Le point de départ, c'est la mort d'une mère, et c'est justement un livre d'impressions sur ce que peut représenter la mort d'une mère dans une existence pour un fils. Et il y a aussi un questionnement sur les rapports entre la mort et la naissance, parce qu'il y a naissance d'un enfant au même moment.» La vie contenue en 116 petites pages.

Le Devoir

PERLA
Frédéric Brun
Stock
Paris, 2006, 116 pages



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Le Français Frédéric Brun vient de remporter au Québec le prix littéraire Marie-Claire-Blais, remis par l'Association Québec-France.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Des nouvelles de Margaret Atwood

CHRISTIAN DESMEULES

Le *Fiasco du Labrador*, de Margaret Atwood, ce sont onze histoires liées entre elles qui nous rappellent trop bien comment le passé persiste en nous. Et comment il contamine le présent autant que l'avenir.

«Les mauvaises nouvelles», première saveur du recueil, nous introduit auprès d'un vieux couple qui commente l'actualité en déjeunant. À partir de là, plusieurs histoires vont remonter le temps le long d'un fil de souvenirs d'enfance et de jeunesse d'une seule et unique narratrice: la naissance d'une petite sœur au «système nerveux délicat», des fragments de souvenirs d'école, le départ de la maison à la fin de l'adolescence, une rencontre amoureuse et une vie nouvelle à la campagne.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Margaret Atwood

L'écrivaine canadienne, en parfaite possession de ses moyens, raconte surtout la quête d'indépendance et de liberté d'une femme — toujours la même à différents moments de sa vie — qui jette un regard nostalgique sur des années «si lointaines, si insouciantes, si lumineuses». Elle souligne aussi toute l'ampleur de la permanen-

te et dérisoire lutte de chacun contre l'oubli et la disparition.

Des histoires qui paraîtront intimement personnelles, presque réelles, sinon autobiographiques. Pourtant, nous sommes en pleine fiction. C'est la force de l'écriture de Margaret Atwood, qui parvient à cimenter entre elles ces histoires en nous donnant l'impression de lire, plutôt qu'une série de nouvelles, différents chapitres d'un même destin.

Collaborateur du Devoir

LE FIASCO DU LABRADOR ET AUTRES NOUVELLES
Margaret Atwood
Traduit de l'anglais (Canada) par Michèle Albaret-Maatsch
Robert Laffont
Paris, 2009, 304 pages

ENTRETIENS

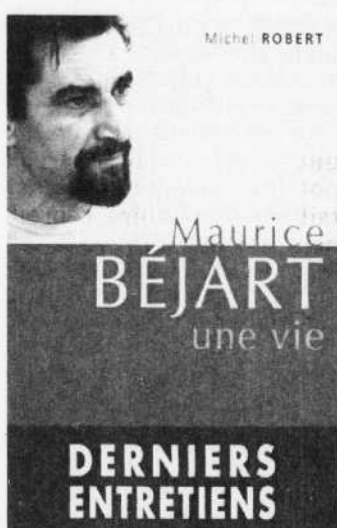
Béjart se raconte

Maurice Béjart. Une vie, de Michel Robert, a les défauts de ses qualités. Ces dernières entretiens avec le chorégraphe français (avant sa mort en 2007) sont peut-être précieux parce qu'ils contiennent les derniers témoignages publics du personnage. Mais dans un souci de couvrir le plus de sujets liés au parcours (présenté chronologiquement) de sa vie, on y aborde les questions les plus essentielles comme les plus vaines.

Des motivations derrière ses choix de vie et ses créations à sa vision du sport, de la bande dessinée (et pas juste en référence à sa pièce *Zig et Puce*, inspirée de la bébé du même nom) ou de la religion, tout y passe, sans mise en contexte, et pas toujours avec la même pertinence. Entre deux sujets banals, on trouve

pourtant des bijoux comme celui-ci à propos de la religion (celle de ses origines par rapport à sa religion d'adoption, le bouddhisme): «Jamais je ne renierai ce que j'ai appris. Si je me trouve dans une pièce illuminée par plusieurs lampes, vais-je en éteindre une pour avoir plus de lumière? Cette "vérité" existe tant dans le catholicisme que chez les musulmans ou les bantous.» On retrouve certes avec plaisir ce ton autoritaire et sans compromis qui caractérise l'artiste. L'ouvrage, par l'intimité qu'il appelle, plaira sûrement aux fidèles du chorégraphe ou encore aux spécialistes, qui pourront analyser si le temps a eu un impact sur sa propre perception de sa vie et de son œuvre.

Le Devoir



MAURICE BÉJART
UNE VIE
Michel Robert
Éditions Luc Pire
Bruxelles, 2009, 301 pages

Faites voyager vos papilles gustatives autour du monde!

Ethné et Philippe DE VIENNE
En librairie le 28 octobre

1 CARNET DE RECETTES ET DE VOYAGES + 6 MÉLANGES D'ÉPICES POUR FAIRE LES 30 RECETTES

IL FAIT BON LIRE!

PHOTO © JACQUES MIGNEAULT

GRUPE LIBREX Une compagnie de Québec Media GROUPELIBREX.COM

CONCOURS

Gagnez le nouveau coffret de Fernand Ouellette regroupant *L'Abrupt* (I. Face au massif, II. Gravir)

L'HEXAGONE
Une compagnie de Québecor Media

Pour participer, rendez-vous dès aujourd'hui au www.edhexagone.com (Règlement et politique de confidentialité disponible sur le site)

DURÉE DU CONCOURS :
DU 11 OCTOBRE AU 25 OCTOBRE À MINUIT
TIRAGE : LUNDI LE 2 NOVEMBRE 2009

Olivieri
librairie • bistro

LECTURES OLIVIERI - LE NOROÏT

PAUL CHAMBERLAND
Comme une seule chair

PIERRE OUELLET
Trombes

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE
De grands déluges sur nos têtes

LARRY TREMBLAY
L'Arbre chorégraphe

DIMANCHE 25 OCTOBRE À 15 HEURES

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP: 514.739.3639
Brunch au bistro : 739.3303

LIVRES

BÉDÉ

Sur les traces de l'irrésistible Gaulois

On célèbre le cinquantième des aventures d'Astérix

FABIEN DEGLISE

Le souvenir est lointain, mais agréable à raconter. «Avant même de savoir lire, j'ai été en contact avec Astérix, explique le bédéiste Guy Delisle. On avait toute la collection à la maison. C'était ma sœur qui me les lisait. Je me souviens qu'un jour, sans doute sous l'effet de la culpabilité, elle m'a avoué qu'elle aussi ne savait pas lire. Mais je lui ai répondu: "Ce n'est pas grave, continue pareil."»

Depuis quelques minutes, à l'autre bout du fil, de sa résidence à Montpellier, en France, le p'tit gars de Québec et père de *Pyongyang* (L'Association), de *Comment ne rien faire* (La Pastèque) et de *Chroniques birmanes* (Delcourt) fait aller doucement ses synapses pour mentalement tracer les contours du célèbre personnage imaginé par René Goscinny et Albert Uderzo.

«Je le préférerais à Tintin parce que Astérix était moins sérieux, ajoute-t-il. Je me suis aussi rendu compte avec le temps que plein de gags et de subtilités m'avaient échappé petit. Mais c'est finalement la beauté de cette œuvre, qui offre une lecture à plusieurs niveaux. Il y a là une chimie parfaite pour toucher les petits et les grands. C'est plus qu'un succès. C'est un phénomène.» Et pas le moindre...

La semaine prochaine — jeudi pour être précis — l'irrésistible Gaulois, Astérix, va en effet célébrer son demi-siècle d'existence. Par Toutatis! Le personnage a vu le jour, sous la double plume de Goscinny et d'Uderzo, le 29 octobre 1959 dans les pages du magazine *Pilote*, versé dans la bande dessinée.

Pour marquer le coup, le guerrier moustachu et son pote, le «un peu enrobé» tailleur de menhirs, reprennent le collier pour un 34^e album, *L'Anniversaire d'Astérix & Obélix* (éditions Albert

René), pompeusement présenté comme «le livre d'or». Les deux héros se retrouvent également au cœur d'un multiple voyage dans la mémoire de quelques bédéistes d'ici, invités au cours des derniers jours par *Le Devoir* à tracer les lignes de leur Astérix. Pour le simple plaisir de la chose.

«Quand j'étais jeune, on était Astérix ou Tintin, comme on était Michael Jackson ou Boy George, résume Tristan Demers, l'homme derrière le personnage Gargouille (Boomerang), qui l'an dernier a, lui, fêté son 25^e anniversaire de naissance. C'étaient deux univers différents. L'un, Tintin, très structuré, avec une ligne claire et des couleurs à plat; l'autre, Astérix, plus fou, anarchique et plein d'humour. C'est ce que j'aimais.» Et il n'était pas le seul.

Un humour contagieux

À l'heure de la consécration, le héros sans âge — mais avec un casque ailé — force le respect avec près de 325 millions d'albums vendus partout dans le monde. L'univers des irréductibles Gaulois a fait l'objet de neuf adaptations au cinéma en plus d'avoir été traduit, à ce jour, en 110 langues et dialectes, ce qui laisse du coup les créateurs d'aujourd'hui plutôt rêveurs devant cette force fédératrice et pérenne.

«C'est vrai, il y a quelque chose de très impressionnant, lance Eva Rollin, qui a donné naissance à la série Mademoiselle et qui vient de publier *Chloé arrive en ville* (Glénat Québec). Mais une telle durée de vie pour un personnage de bande dessinée n'est plus envisageable aujourd'hui. Nous ne sommes plus dans la création de personnages forts. Astérix vient d'une autre époque», une époque où le 9^e art posait lentement ses bases. Tout était à faire, à imaginer, à construire, ce que le duo formé de Goscinny et d'Uderzo semble



avoir particulièrement bien réussi d'ailleurs.

«C'est facile de dire de belles choses à l'occasion d'un anniversaire, lance au téléphone Sylvie-Anne Ménard (Zviane, de son nom d'artiste) depuis Paris, où elle a décidé de bulber pendant quelques jours. Mais je le pense profondément: c'est une œuvre qui a marqué le monde de la bande dessinée. Goscinny a laissé une marque indélébile dans le monde de la scénarisation. Quand on en fait, on sait à quel point c'est difficile. Lui, ses créations sont toujours efficaces, elles sont pleines d'humour et tiennent la route. C'est précieux.»

Précieux, l'adjectif semble particulièrement bien aller au petit Gaulois qui, à l'aube de son cinquantième anniversaire, est devenu, en décembre dernier, la propriété du géant de l'édition Hachette Livre. Le groupe Lagardère qui chapeaute cette maison a acquis en effet les parts d'Albert Uderzo et d'Anne Goscinny — héritière du défunt René —, assurant du coup la survie du personnage après la mort du dessinateur, aujourd'hui âgé de 81 ans.

L'affaire a d'ailleurs alimenté une querelle familiale, qu'Ordralfabetix et Cétautomatix n'auraient pas détestée, Sylvie Uderzo, la fille de

l'autre, ayant publiquement dénoncé la transaction, évaluée à plusieurs dizaines de millions de dollars, et qui selon elle ne peut que dénaturer l'œuvre artistique mise au monde il y a 50 ans par son père et l'ami Goscinny.

Moins bon

«Tout le monde s'entend pour dire que, depuis que le scénariste n'est plus là, Astérix, c'est franchement moins bon», résume Tristan Demers. «Cela a effectivement baissé d'une coche, ajoute Sylvie-Anne Ménard. Uderzo n'aurait peut-être pas dû continuer», laissant du coup dans la mémoire collective et pour les générations futures uniquement les titres réalisés entre 1961 (*Astérix le Gaulois*) et 1979 (*Astérix chez les Belges*).

«C'est la partie la plus marquante de l'univers d'Astérix, résume Marc Delafontaine, qui de son coup de crayon a donné naissance aux Nombriils (Dupuis). Ce sont les titres les plus complexes, les plus riches», dans lesquels, à l'occasion du 50^e, plusieurs risquent de retomber, comme Obélix, dans la potion.

«Moi, c'est Astérix en Corse que j'ai bien aimé, dit Guy Delisle. C'est vrai que les clichés sur les Corses sont rabâchés encore une fois, mais de façon très élégante et bien ficelés. C'est magnifique.» «Le devin, quand il apparaissait avec son ombre, me terrifiait, confie en souriant Tristan Demers. Mais aujourd'hui je suis capable de le lire sans crainte. Et puis, il y a Le Domaine des dieux qui mérite certainement d'être relu. Il y est question de construction, d'entrepreneurs véreux, de corruptions, de pots de vin en forme de sanglier. C'est hyperactuel» et ça démontre aussi que, même à 50 ans, on peut toujours être de son temps.

Le Devoir

ESSAI

Les mystères du langage paternel

CAROLINE MONTPETIT

«C'est cette façon de ne pas dire... C'est ainsi que Geneviève Landry, instigatrice du projet *Enquête de paternité*, qui a donné naissance à un livre et à une exposition, désigne le langage masculin.

Car de langage masculin il n'est que question dans ce magnifique ouvrage, qui donne la parole à une cinquantaine de pères et de fils s'exprimant sur la paternité. Le livre est publié aux éditions de l'Homme et l'exposition est présentée à l'Économusée du fier-monde.

Ces pères, ils sont absents, présents, morts, vivants, suicidés, alcooliques, sobres, souvent, de toute façon confinés au silence par une sorte de condition existentielle difficile à cerner. Ces hommes qui parlent peu, ils arrivent ici à dire l'amour, cette autre condition essentielle à la survie, sur tous les tons, du plus pudique au plus extraverti. Et c'est ce qui rend ce livre si précieux et si beau.

Cet amour paternel, il se manifeste souvent par de petits gestes, des messages laissés sur une table de cuisine, une journée de ski, une promenade à moto, une poignée de main comme celle que Réjean Houle a échangée avec son père après avoir gagné la première de ses cinq coupes Stanley. Une poignée de main avec un «C'est beau, mon gars». Sans plus. Le samedi matin, ce père, mineur, qui travaillait de nuit, se levait après seulement une heure de sommeil pour emmener son fils à l'entraînement.

Pour beaucoup de ces fils comme de ces pères, la paternité demeure un mystère, quelque chose qu'on ne comprend pas vraiment. «À quoi ça sert un papa?», demande Jean-René Dufort, qui a perdu son propre père à 13 ans et est aujourd'hui père d'un garçon de huit ans. «Avouez que ce n'est pas simple. La paternité, c'est le royaume du non-dit.

Dans ce domaine, un regard, une bise sur l'épaule, une petite caresse dans les cheveux ou un silence sont souvent les seules expressions du dialecte papa-garçon», écrit-il.

Ces pères interrogés, ils racontent souvent leur désarroi devant le rôle qui leur est accordé, comme tant de femmes, ces maîtresses de la parole, l'ont fait avant eux. Ainsi, Yves C. Nantel parlera de son angoisse devant la maladie de sa fille, devenue schizophrène à l'adolescence. «Le père devrait nécessairement proposer des solutions et vaincre le malheur», écrit-il.

Certains pères, plus âgés, mesurent le fossé qui les sépare des pères plus jeunes. Ainsi Jacques Languirand reconnaît-il n'avoir été attentif à ses enfants qu'à partir de l'adolescence. «Aujourd'hui, lorsque je vois certains de ces jeunes pères qui s'occupent avec compétence de leurs enfants en l'absence de la mère, il m'arrive de les envier. Une partie importante de la vie de mes enfants m'aura en partie échappé», écrit-il.

Dans un tout autre registre, et de façon beaucoup moins intéressante d'ailleurs, les éditions des 400 Coups publient *Les joies de la maternité, poil au nez*, d'Élise Gravel, écrit d'ailleurs avec la collaboration de Caroline Allard, désormais connue sous le nom de «mère indigne». On y aborde avec ironie les obsessions des jeunes mères, que l'on somme par exemple d'introduire les brocolis avant les navets dans l'alimentation du bébé, ou d'inculquer des notions de physique, de philosophie, de latin, de diction et de salsa au foetus... Là où on aurait besoin d'un peu plus de silence, où les excès des unes font jurer l'absence des autres.

Le Devoir

ENQUÊTE DE PATERNITÉ

D'après une idée originale de Geneviève Landry
Éditions de l'Homme
Montréal, 2009, 232 pages

Les rencontres d'Édouard Conte philosophique

avec

Marcel Viau auteur et théologien

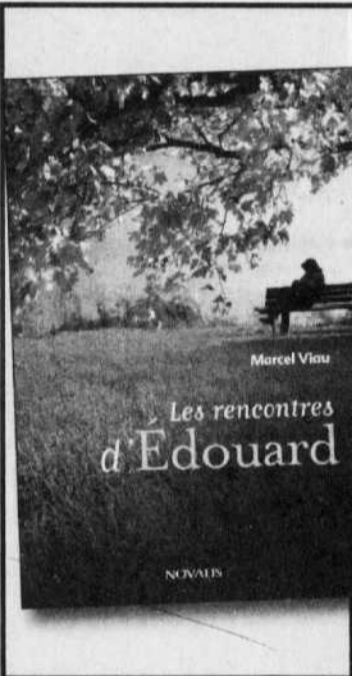
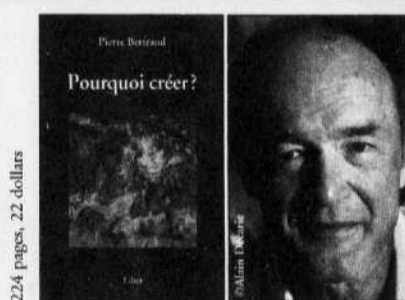
Animation : Louise Lafortune, intervenante au CPRF
Lorraine Decelles, directrice de la Maison d'Aurore

Lundi 26 octobre 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Contribution suggérée de 5 \$

Avec le soutien de la Sodoc

SODEC Québec

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Pierre Bertrand
Pourquoi créer?



Sophie Jama
Rêve et cultures



Basarab Nicolescu
Qu'est-ce que la réalité?
Réflexions autour de l'œuvre de Stéphane Lupasco

À lire, entre autres, dans le numéro d'automne

en kiosque et en librairie partout au Québec

Il est décrié comme auteur mondain, égocentrique, libertin, dédaigneux des débats et combats politiques actuels. Pourtant, qui mieux que lui porte sur notre monde un regard plus aigu et plus cohérent.

«Sollers : Brillante expression de la jouissance intellectuelle et sensuelle d'être»
par Andrée Ferretti

Les éditeurs sont comme cela, que voulez-vous. Ils vous disent oui le jour et la nuit, en douce [...], vous chapardent quelque ponctuation çà et là.

«Le livre jamais lu» par Max Férandon

Porte-drapeau des métèques, il a écrit ses romans comme autant de témoignages sur une société qui se prétend celle de la communication mais s'avère incapable de s'affranchir des douanes, des barbelés et des visas.

«Jean Malaquais (1908-1998), Écrivain méconnu du XX^e siècle»
par Geneviève Nakach

On conserve pourtant le droit de dénoncer dans les termes les plus durs les crimes commis par les complotiers étatsuniens contre à peu près tout le monde, à commencer par les consommateurs de leur propre pays et en continuant avec la main-d'œuvre étrangère.

«Le Texas et le coton» par Laurent Laplante

nuit blanche
LE MAGAZINE DU LIVRE

DONALD ALARIE
ENTREVUE PAR LINDA AMYOT

PHILIPPE SOLLERS
PAR ANDRÉE FERRETTI

Le livre jamais lu de
MAX FÉRANDON

JEAN MALAQUAIS
Écrivain méconnu

MARIO BELLATIN
PAR LOUIS JOLICŒUR

LE TEXAS
ET LE COTON
PAR LAURENT LAPLANTE

Tout le champ littéraire québécois et international dans un seul magazine

Entrevues, dossiers, portraits, commentaires de lecture, actualités littéraires...

Offrez-vous

Quatre numéros par année et l'accès gratuit au site littéraire le plus complet au Québec

www.nuitblanche.com

Je m'abonne pour une période de

1 an (4 numéros) : 34 \$ 2 ans (8 numéros) : 56 \$ taxes incluses

Nom Prénom

Adresse

Ville Province

Code postal Tél.

Courriel

Chèque à l'ordre de Nuit blanche VISA MasterCard

N° de la carte

Date d'expiration

Veuillez poster ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean
bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Trudeau contre Lévesque: qui a gagné?

Encore des livres sur Pierre Elliott Trudeau et René Lévesque? Pourquoi pas, surtout s'ils sont l'œuvre de deux romanciers canadiens renommés, l'un anglais et l'autre français, qui n'ont pas l'habitude d'arpenter le territoire politique. Après tout, s'il est vrai que les hommes, une fois morts, ne changent plus, il est tout aussi évident que notre regard sur eux, lui, ne cesse d'évoluer au gré de la conjoncture. Au surplus, il est loin d'être inintéressant de découvrir le point de vue canadien sur deux grands Québécois sélectionnés par John Saul pour figurer au panthéon des «Extraordinary Canadians», selon le titre de cette collection dans laquelle ces ouvrages paraissent en version anglaise.



LOUIS CORNELLIER

La rébellion sans risques

«Trudeau, écrit le romancier ontarien Nino Ricci, projetait une impression d'aventure et de changement, même lorsqu'il réaffirmait l'ordre des choses. La rébellion sans risques. Une rébellion toute canadienne. Au-

trement dit: il nous a appris à être nous-mêmes, mais avec classe.» Il faut, bien sûr, être canadien-anglais pour prononcer un tel jugement. Au Québec, s'il fut populaire à une certaine époque, Trudeau, aujourd'hui, suscite plus de grimaces de dents que d'éclats de reconnaissance.

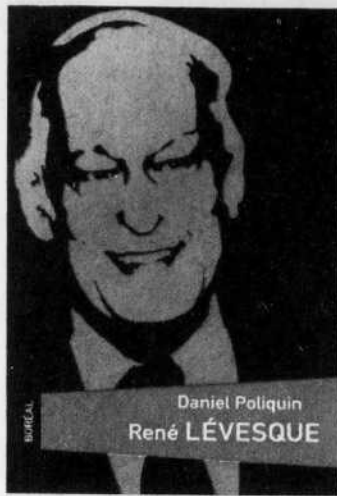
Nino Ricci le sait, lui qui écrit que 1982 marque un tournant trouble dans l'histoire du Canada. Trudeau, en 1980, avait promis des changements constitutionnels au Québec. Il a, deux ans plus tard, «manqué à sa parole», en imposant aux Québécois une Charte des droits et libertés dont l'«approche universaliste et individualiste» menace la différence québécoise. Aussi, si «ce grand adversaire du nationalisme» est salué par les Canadiens anglais auxquels il a donné «un sens de l'identité nationale que leur convenait enfin», il demeure perçu, au Québec, avec raison, comme l'homme du fédéral, insensible à la protection de la culture des siens.

Léon Dion disait de Trudeau qu'il avait été «l'intellectuel le plus fascinant et le plus

décevant des années cinquante». Nino Ricci semble en penser autant de l'homme politique. Les paradoxes de Trudeau — le Canadien français anglophone, l'ancien nationaliste réactionnaire métamorphosé en pape du fédéralisme fonctionnel, l'homme de raison passionné, le catholique qui décriminalise la sodomie — le fascinent, mais l'ensemble de l'œuvre le déçoit. Ricci avoue n'avoir «évidemment jamais voté pour Trudeau», mais avoir «toujours senti sa présence derrière [lui]».

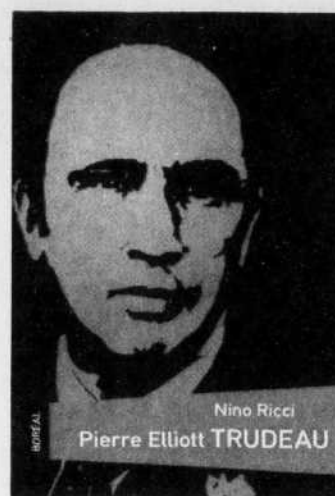
Le biographe fait joliment le tour de son personnage (son père, canadien-français et exubérant, sa mère, *british* et snob, ses études, ses voyages, l'époque *Cité libre*, sa pénible expérience maritale, sa carrière politique) et s'arrête plus longuement sur certains moments de crise. Les pages qu'il consacre à Octobre 1970 présentent une profonde ambivalence. Ricci souligne les abus de la Gendarmerie royale du Canada et écrit que Tommy Douglas a eu raison de s'opposer à la proclamation des mesures de guerre, pour ensuite affirmer que Trudeau «a agi de bonne foi», a «fait moins preuve de bravade que d'intégrité et de retenue», «ne nous a pas fait honte aux yeux du reste du monde et a su appréhender correctement la gravité de la situation». Une chose et son contraire.

Neuf ans après sa mort, Trudeau, remarque Ricci, soulève encore les passions, «comme si nous avions des choses à régler avec lui». Ricci a beau définir le Québec actuel comme une société «économiquement viable, plutôt à gauche et offrant pratiquement les meilleures conditions de vie au monde [...] et tout ceci, ajoute-t-il, sans statut ni pouvoirs particuliers, sans même avoir signé la Constitution, à l'intérieur du carcan, certes inconfortable mais familial, de la fédération», les Québécois restent nombreux à souhaiter en finir avec le Canada de Trudeau dans lequel ils ne se sont, et pour cause, jamais reconnus. Trudeau, contrairement à ce que conclut Ricci, n'a pas gagné.



Lévesque, le nationaliste
Rédigée dans une prose rythmée, nerveuse et parfois encline à l'ironie, la petite biographie que le romancier franco-ontarien Daniel Poliquin consacre à René Lévesque a des allures d'essai politique. Très critique à l'égard du souverainisme actuel qu'il assimile à un conformisme, le biographe donne presque raison à ceux qui doutent des convictions indépendantistes de Lévesque, présenté ici comme un «démocrate viscéral», partisan d'un nationalisme «strictement québécois, fondé sur un réalisme qui devait bien peu au mépris et tout à l'espoir d'une reconfiguration de l'ordre politique canadien».

Poliquin parle donc d'un



sain «nationalisme minoritaire» auquel auraient aussi adhéré... Jean Chrétien et Stéphane Dion! Or, si on peut accepter de distinguer le souverainisme-associationnisme de Lévesque de l'indépendantisme d'un Bourgault, on voit très mal ce qui rapproche le premier du trudeauisme des seconds. On veut bien que Poliquin s'essaie à désamorcer la position de Lévesque, mais il y a des limites à tout confondre. Le fondateur du Parti québécois, c'est vrai, souhaitait une entente avec le Canada, mais pas au prix de l'abdication.

Poliquin vise plus juste quand il explique que, là où Trudeau voulait «soustraire l'individu à la tyrannie du groupe», Lévesque pensait que

«si on libère le groupe, l'individu se libérera tout seul». Encore faut-il que le groupe en question ressente le besoin de se libérer. Or, selon Poliquin, si le Québec a raison de revendiquer «l'égalité, la justice, le bien des siens sans nuire à autrui», il aurait tort de choisir, pour ce faire, la rupture avec le Canada, puisque «pas un Québécois ne peut affirmer, sans faire rire de lui, que la Constitution et la charte de Trudeau ont gâché sa vie ou l'ont empêché d'avancer».

Poliquin, en écrivant que «droits individuels et collectifs coexistent désormais en paix», suggère que Trudeau et Lévesque ont, d'une certaine façon, tous les deux gagné. Pourtant, devant le malaise national qui persiste, force est de conclure que le romancier prend sa fiction pour la réalité.

louisco@sympatico.ca

PIERRE ELLIOTT TRUDEAU

Nino Ricci
Traduit de l'anglais par Alexandre Sanchez
Boréal
Montréal, 2009, 210 pages

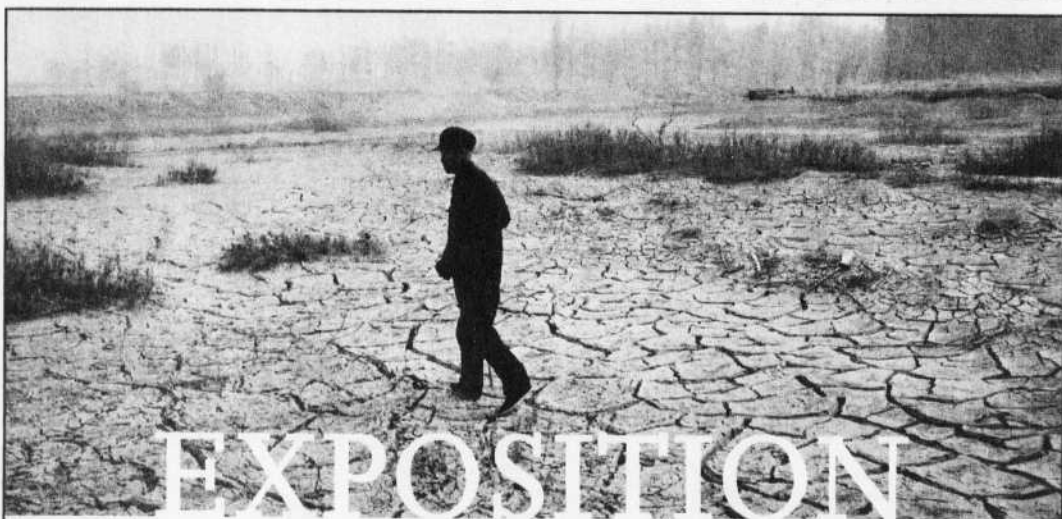
RENÉ LÉVESQUE

Daniel Poliquin
Boréal
Montréal, 2009, 210 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Le biographe Daniel Poliquin donne presque raison à ceux qui doutent des convictions indépendantistes de René Lévesque.



EXPOSITION

Photographies de
BENOIT AQUIN

Récipiendaire du prestigieux prix Pictet 2008 pour la série Dust Bowl Chinois

PRÉSENTÉE À LA LIBRAIRIE MONET
du samedi 17 oct. au dimanche 8 nov.

Monet nous réinventons la librairie

Galeries Normandie 2752, rue de Salaberry, Montréal H3M 1L3 www.librairiemonet.com

Si ce défi vous intéresse!
Le bénévolat dans les murs et dans la communauté
Avec la participation d'aumôniers, de bénévoles engagés et d'ex-détenus des pénitenciers de la région Nord de Montréal
Mercredi 28 octobre 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!
Salle de conférences et café-resto
2661 Masson, Montréal, Qc
514 849-3585
Entrée libre

SODEC Québec

Les Presses de l'Université d'Ottawa félicitent
CHARLES LE BLANC
auteur de
LE COMPLEXE D'HERMÈS
REGARDS PHILOSOPHIQUES SUR LA TRADUCTION

Finaliste de la catégorie Études et essais des Prix littéraires du Gouverneur général 2009.

«Réflexion brillante et riche d'un vaste savoir culturel, ce livre est une méditation philosophique sur le travail de la traduction, qui s'exprime dans une langue impeccablement maîtrisée.»
- Conseil des Arts du Canada

978-2-7603-3038-2. Livre relié. 155 pages. 35 \$
www.pressess.uottawa.ca

Félicitations à Jocelyn Boisvert
FINALISTE AU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA 2009

Soulières éditeur
www.soulieresediteur.com

mort et déterré